

N. Bulle (2014), PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves),
ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, 2014". <http://www.universalis.fr/encyclopedie/pisa/>

PISA : à quand la fin des idéologies ?

Nathalie Bulle, sociologue, directrice de recherche au CNRS

Avec la sortie de la dernière mouture de l'enquête PISA, version 2012, des contrevérités ont été affirmées sans réflexion ni examen. Le palmarès des systèmes éducatifs proposé par l'OCDE sert malheureusement bien souvent des objectifs tout autres que ceux, fondamentaux, de l'école. C'est pourquoi nous proposons de revenir sur les enseignements majeurs de cette comparaison internationale des performances des élèves d'un peu plus de 15 ans, qui a lieu tous les trois ans depuis 2000, en nous limitant au français et aux mathématiques. Rappelons que PISA ne s'intéresse pas au niveau atteint par les élèves dans les disciplines, mais à leur aptitude à appréhender les situations de la vie quotidienne, grâce à leur formation scolaire. Ainsi, un pays comme la Finlande peut démontrer de très bons scores (bien qu'en baisse, la moyenne des jeunes finlandais en mathématiques en 2012 est comparable à celle des jeunes français en 2000) tout en préparant mal ses élèves à la poursuite d'études supérieures, comme le montrent les enquêtes menées à ce sujet.¹

Des palmarès trompeurs

Les « palmarès » ont très peu de sens parce que, si l'on veut évaluer les effets propres de l'école, il faut tenir compte des niveaux socioéconomiques des populations. Ce qui compte, c'est la capacité des systèmes éducatifs à amener leurs élèves au niveau le meilleur possible compte tenu des variables économiques et culturelles. Les pays scandinaves sont par exemple contre-performants à PISA – hormis la Finlande - si l'on tient compte des avantages socio-économiques moyens de leurs élèves.²

En revanche, on peut se référer directement aux résultats de l'enquête si l'on étudie des évolutions au sein d'un même pays (dès lors que les variations des conditions économiques entre deux enquêtes peuvent être négligées). PISA est vraisemblablement un bon « thermomètre » à cet égard car les tests sont identiques ou comparables d'une enquête à l'autre.

Un grand écart français ?

¹ Cf. <http://solmu.math.helsinki.fi/2005/erik/KivTarEng.html> : "Severe shortcomings in Finnish mathematics skills" and <http://solmu.math.helsinki.fi/2005/erik/PisaEng.html> : "The Pisa survey tells only a partial truth on Finnish children's mathematical skills."

² Cf. N.Bulle (2010), « L'imaginaire réformateur. PISA et les politiques de l'école », *Le Débat*, n°159, mars-avril p.95-109 : http://www.nathalie-bulle.com/Files/pisa_qo.pdf.

On évoque les performances honorables des meilleurs élèves français et les contre-performances des moins bons. Les passions élitistes de nos concitoyens seraient satisfaites tandis que les passions égalitaristes, qu'ils cultiveraient de manière tout aussi symptomatiques, seraient contrariées. Observons plus précisément ce que nous enseigne PISA sur les performances des jeunes français et leurs évolutions.

En compréhension de l'écrit, qui n'implique ni la qualité de l'expression écrite ou orale, ni la maîtrise générale du français, PISA permet d'observer une baisse sensible des jeunes français entre 2000 et 2006 (perte de 17 points) et une remontée permettant de retrouver en 2012 le niveau moyen de 2000 (505), un peu supérieur à l'ensemble des pays de l'OCDE (498). Il faudra attendre 2018, lorsque le français sera sujet majeur de l'enquête, pour confirmer cette tendance. Elle pourrait néanmoins être en partie imputable à une plus grande familiarité avec les tests de type PISA. Notons que les plus faibles ont accusé une baisse très importante de leurs performances entre 2000 et 2006. Le meilleur score des 10% les plus faibles (10^e percentile) a perdu 35 points entre ces dates, pour en reprendre une douzaine entre 2006 et 2012.

La culture mathématique, sujet majeur de l'enquête 2012, implique non seulement des compétences en résolution de problèmes contextualisés mais aussi, avec PISA 2012, la mise en œuvre de facultés mathématiques fondamentales. Les élèves français ont là encore marqué une chute sensible entre PISA 2000 et PISA 2006, avec une perte de 21 points à partir d'un niveau moyen de 517 en 2000, très honorable par rapport à la moyenne de l'OCDE située autour de 500. On n'observe pas de reprise ici depuis 2006, le score moyen en 2012 étant de 495. Les moins performants ont aussi accusé une baisse très importante de leurs résultats. Le meilleur score des 10% les plus faibles a perdu 35 points entre 2000 et 2012, la chute la plus importante ayant eu lieu entre 2000 et 2006. Il faut aussi noter que les compétences de base en lecture sont une condition essentielle de la réalisation des tests mathématiques.

Au total, PISA révèle un affaiblissement général des élèves, et un accroissement important des inégalités entre 2000 et 2006, avec une inversion (en compréhension de l'écrit) ou une stabilisation des tendances (en culture mathématique) depuis cette date. Résultats donc préoccupants sur le long terme et plutôt rassurants sur le court terme car le point le plus bas se situe en 2006. Rappelons que l'écart entre les moins bons et les meilleurs élèves était en 2000, en lecture comme en mathématiques, sensiblement inférieur à la moyenne de l'OCDE, et qu'il est aujourd'hui très supérieur. Ces tendances confortent donc l'observation suivant laquelle performance globale et égalité des chances tendent à aller de pair. En effet, en France, la chute des performances s'est accompagnée d'un accroissement important des inégalités.

Chute des attentes, chute de l'égalité

Ces évolutions sont cohérentes avec ce que nous apprennent les études sur l'efficacité de l'école. Les facteurs majeurs de la réussite des élèves sont la qualité des enseignants – les systèmes les plus efficaces sélectionnent leurs enseignants parmi les meilleurs élèves d'une génération - l'exigence académique et les attentes élevées communiquées aux élèves. Evaluer régulièrement leurs progrès et se montrer le plus transparent possible est aussi important, ce qui suppose une grande visibilité des règles de fonctionnement et des critères de réussite. Dès lors, on peut se demander si la France ne pêche pas surtout par ses passions égalitaristes et si elle n'est pas en passe d'accentuer l'action des facteurs mêmes de son échec.

Allons plus loin. La baisse drastique des performances des élèves entre PISA 2000 et PISA 2006 est l'enseignement majeur de PISA pour la France. Elle marque, en mathématiques et en lecture, une chute des élèves les plus fragiles en-dessous des niveaux leur permettant de suivre un enseignement élémentaire. Or les élèves objets des enquêtes PISA ont commencé leur cursus à l'école élémentaire dix ans avant d'effectuer les tests PISA, ceux de PISA 2000 en 1990, ceux de PISA 2006 en 1996. Entre ces deux dates, on a diminué les temps d'enseignement du français et des mathématiques d'au moins une heure hebdomadaire; on a mis en place des cycles reportant des attentes du CP en fin de CE1 ; et on a diminué le caractère explicite, progressif et structuré des enseignements, leur aspect académique même, injustement mis en accusation aujourd'hui.

Faire l'inverse de ce que l'on raconte

Contrairement à ce qui est communément considéré comme une évidence, l'accroissement des écarts dans le système éducatifs français n'est manifestement pas dû au caractère « trop intellectuel » ou « académique » de notre école, bien au contraire. « Moins académique » a été corrélatif en France de « plus inégalitaire ». Et malheureusement, quand des analyses mettent ces relations en évidence, elles n'attirent aucune attention sérieuse. Citons le récent rapport de l'Université de Versailles qui, comme de nombreux autres, démontre l'efficacité très supérieure, en matière de fluidité, de compréhension et de réduction des inégalités, des manuels de lecture alphabétiques sur les manuels mixtes (associant un départ global à l'apprentissage alphabétique).³ Faire l'inverse de ce que l'on raconte, c'est ce qu'a préconisé à ce sujet Raymond Boudon depuis plusieurs décennies, qu'on ne résiste pas au plaisir de le citer:

³ http://www.uvsq.fr/medias/fichier/rapport-enquete-lecture_1384503420148-pdf?INLINE=FALSE

« Bref, il paraît avisé de faire l'inverse de ce que recommande le rapport Gros-Bourdieu : « l'importance excessive accordée à la trilogie « lire, écrire, compter » (...) mettant l'accent sur les performances (...), peut, à bon droit, être considérée comme l'un des facteurs de l'échec scolaire (...) ». Il existe des inégalités scolaires, le système scolaire français est malade de l'échec scolaire, nous dit ce rapport. Cassons le thermomètre. Cessons de juger et d'évaluer les enfants : il n'y aura plus ni inégalités, ni échecs. Si ces avis étaient pris au sérieux, l'on voit facilement les conséquences qui en résulteraient. Je passe sur celles qui ne me concernent pas ici mais qui n'en sont pas moins importantes : si l'école n'était plus définie par une fonction et un objectif principal, la transmission du savoir, il en résulterait un désarroi encore plus grand des « enseignants », qui ne percevraient plus le sens de leur activité et de leur vie professionnelle. De manière générale, les établissements deviendraient encore plus ingérables. L'« anomie » s'y étendrait. De plus, ces coûts individuels et collectifs considérables seraient imposés pour rien. Destinée à renforcer l'égalité, cette politique contribuerait à augmenter l'« inégalité des chances ». S'agissant de la réflexion sur l'éducation, la fin des idéologies dont on nous rebat les oreilles se fait un peu attendre. »

La dangereuse spirale PISA

La présentation très médiatisée de PISA sous forme de « palmarès » accentue la tendance des pays à copier inconsidérément des solutions étrangères et à justifier toutes sortes de réformes. PISA sert aussi les politiques de l'OCDE. La compétition canalise les objectifs éducatifs des pays et les dépossède de la maîtrise de l'éducation. Or si la France veut encore faire partie demain des premières puissances économiques et intellectuelles du monde présent, elle doit miser sur la qualité de son enseignement. Et parce que la qualité et l'égalité vont là encore de pair, c'est l'ambition que notre école continuera de nourrir pour tous ses élèves qui pourra assurer un avenir à notre modèle social.